

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DULCI.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 19 MARS, 1835. N^o. 17.

MELANGES.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Foy (Maximilien Sébastien,) naquit à Ham, département de la Somme. Son père, homme distingué par ses connaissances, avait combattu à Fontenoy. Retiré du service, devenu Maire et directeur de la poste, c'est lui qui haranguait le maréchal de Saxe, toutes les fois que ce grand capitaine passait par la ville de Ham pour se rendre à l'armée. Le jeune Maximilien n'avait que quatre ans et neuf mois, lorsque son père lui fut enlevé; mais celui-ci avait déjà pressenti l'avenir du dernier de ses fils; il lui annonça même, en mourant, de brillants succès, soit au bureau, soit dans toute autre carrière libérale.

La mère de Maximilien, Elisabeth Wisbeck, resta veuve avec cinq enfans qui trouvèrent en elle une femme forte, et d'un caractère également propre à lui concilier l'amour et le respect. Maximilien enfant adorait et craignait sa mère; simple officier, ou parvenu aux premiers honneurs de l'armée, jamais il n'omit un seul des devoirs de la tendresse filiale.

Rien de plus aimable, de plus gai, de plus semillant que le jeune Foy; ses yeux étincelaient d'esprit; et cependant, aucun de ses condisciples ne l'égalait en application. Une mémoire prodigieuse secondait sa vive sagacité; il saisissait, pour ainsi dire, les choses au vol; son esprit s'en pénétrait et les conservait, comme dans un dépôt fidèle où il était sûr de les retrouver au besoin.

Il posséda de très-bonne heure les élémens de la langue latine; à neuf ans, sa plume avait déjà de l'élégance; à quatorze ans, il avait fini ses études au collège de l'Oratoire de Soissons.

L'extrême jeunesse du brillant élève suggéra l'idée de l'envoyer faire une seconde année de rhétorique à Paris; mais, après huit jours d'essai au collège de Lisieux, il se sentit plus fort que ses nouveaux condisciples, et résolut de quitter cette maison où il ne ferait aucun progrès. Bientôt, sa famille délibéra sur le parti à prendre pour lui. Il avait annoncé des dispositions pour la profession des armes, on résolut de l'envoyer à La Fère. Dix-huit mois de travail dans l'école d'artillerie de cette ville le mirent en état de se présenter aux examens de Châlons-sur-Marne. Admis le troisième, dans un concours de plus de deux cents élèves, vers la fin de 1790, on le vit, après quelques mois de nouvelles études, partir comme second lieutenant dans le troisième régiment d'artillerie, qui se rendait à l'armée du nord.

La politique occupait alors tous les esprits; l'école de Châlons se partageait en trois partis: les défenseurs de l'ancien régime, les neutres et les constitutionnels. Le nouveau lieutenant était à la tête de ces derniers, et suivait avec beaucoup d'ardeur le grand mouvement imprimé à tous les esprits, par une révolution destinée à changer la face du monde. Voilà les préludes du général Foy dans la carrière politique; telle fut l'origine du généreux enthousiasme qu'il a scellé de son sang et payé de sa vie.

La bataille de Jemmapes et les différentes actions où commandaient les généraux Dumouriez, Dampierre, Jourdan, Houchard et Pichegru virent le jeune Foy servir avec beaucoup de distinction comme capitaine d'artillerie volante. Une arrestation injuste mit alors ses jours dans un très-grand danger: mais il ne se souvient de sa prison d'Arras que pour aller combattre de nouveau les ennemis de la France. Abatucci, Desaix, Moreau, le remarquèrent dans deux célèbres campagnes; ce fut lui qui échoua l'attaque de la tête de pont de Huningue par les Autrichiens. Il se montra aussi avec beaucoup d'éclat, lors de la conquête du canton d'Unterwald, et plus encore à la bataille de Zurich et au combat de Diessenhoffen. Il avait été nommé adjudant-général sur le champ de bataille par Masséna. En 1800, le passage du Minho lui offrit une nouvelle occasion de déployer ses talens et son intrépidité.

A l'époque du procès de Moreau que suivit bientôt l'établissement de l'Empire, le général Foy laissa voir la noblesse de son caractère et son courage politique. On le vit d'abord refuser, parce qu'il était militaire et qu'il n'était pas juge, sa signature à une adresse qui désignait les auteurs de la conspiration, et ensuite voter contre la nouvelle dignité affectée par Napoléon. Il admirait ce grand homme, mais il voulait avant tout la liberté de la France; il avait combattu pour une cause sublime, et craignait de la trahir par son adhésion à la création d'un empire, ou plutôt à l'établissement du pouvoir absolu. Cette circonstance retarda long-tems son avancement; il est resté neuf ans de suite dans le même grade, en voyant d'un œil tranquille les rapides progrès de ses compagnons, dont beaucoup étaient bien loin d'égaliser ses talens et ses services.

Envoyé à Constantinople, le colonel Foy contribua de la manière la plus brillante et la plus décisive à la défense des Dardanelles; il les quitta pour venir faire la guerre en Portugal, comme général de brigade. Masséna, qui l'avait jugé en Helvétie, tira le plus grand parti du dévouement d'un si habile officier dans sa difficile campagne; il jeta

encore les yeux sur lui pour défendre auprès de l'Empereur la cause de l'armée; elle ne pouvait être mieux défendue que par un si éloquent interprète. Napoléon apprécia enfin le général Foy, et le renvoya à l'armée de Portugal, après l'avoir élevé au grade de général de division. C'est dans ce pays, et en Espagne, que le général Foy, chargé de conduire des corps composés de plusieurs divisions, fit voir, notamment à la bataille de Salamanca, et pendant la retraite de Vittoria, que l'on pouvait trouver en lui un digne émule des lieutenans de Napoléon. Il parut avec le même éclat aux diverses actions qui nous forcèrent enfin à rentrer sur notre territoire. Une blessure presque mortelle put seule l'arracher du champ de bataille d'Orhèz où il eut l'épaule fracassée. La bataille de Waterloo le vit une dernière fois sous les armes; il y reçut sa quinzième blessure. Le général Foy réunissait presque toutes les qualités de l'homme de guerre, la vigilance, l'audace, la constance, le coup d'œil, la fécondité des ressources et la promptitude de l'exécution. Il avait bien conçu la grande guerre, il en suivait les opérations dans ses campagnes; et, quoique religieux à exécuter les ordres supérieurs, il commandait toujours en chef dans sa pensée.

Le général Foy était un homme antique; on a remarqué d'étonnans rapports entre lui et Sertorius. Tous deux ont été orphelins de père, et laissés en bas âge aux soins d'une veuve; tous deux nourris de bons enseignemens par une femme d'un esprit viril; tous deux pleins d'une tendresse mêlée de vénération pour leur mère, l'ont perdue au milieu de leurs triomphes avec une douleur profonde; tous deux, aussi prompts à bien dire qu'à bien faire, appelés aux succès du barreau par une éloquence naturelle, ont été contraints d'appliquer leur génie à l'état militaire dès la plus tendre jeunesse; tous deux encore ont fait la guerre dans les mêmes contrées. On remarque entre ces deux personnages d'autres similitudes, telles que l'amour des lettres, le désintéressement absolu, une vigilance extrême, le conseil et l'exécution, l'avantage d'inspirer la crainte et l'estime aux ennemis, l'art d'attirer l'affection des soldats et la bienveillance des étrangers; enfin, un dévouement sans bornes pour la patrie, avec le désir continuel de rentrer dans le pays natal, pour revoir une mère chérie et vivre près d'elle en citoyen.

La carrière militaire du général Foy avait été brillante, sa carrière politique devait l'être encore plus; mais l'une explique le phénomène de l'autre. Sa tente fut toujours un cabinet d'études; au sortir des combats, il courait à ses livres. En faisant la guerre,